

CE QU'ON CONNAÎT LE MIEUX

À propos de l'identification au symptôme

Daniel Weiss

Le symptôme du début à la fin :

Avec le symptôme, la psychanalyse commence. Le considérant, après bien d'autres, comme une écriture, Freud en propose une lecture reposant sur des principes rationnels, matérialistes (motérialistes dira Lacan). Cette hypothèse freudienne, celle qui suppose possible la lecture du symptôme, se trouve reposée à chaque fois qu'une analyse commence, c'est elle qui fonde le transfert. Cela fera dire à Lacan que l'analysant croit à son symptôme (il ne fait pas qu'en jouir, il croit qu'il "veut dire" quelque chose, qu'il est possible de le lire, de le décrypter, qu'un savoir peut en rendre raison).

Avec le symptôme la psychanalyse commence, mais lui, finit-il avec elle ?

La lecture des symptômes, la mise en évidence des fantasmes qu'ils recèlent et du désir que ces fantasmes représentent produit toutes sortes d'effets que l'on peut qualifier de thérapeutiques. Freud constate pourtant qu'elle n'en permet pas l'entière résolution. Le symptôme ne se dissout pas totalement dans le sens. Cette résistance constitue un des motifs essentiels des bouleversements théoriques des années 1920 (cf. *Inhibition Symptôme Angoisse*), mais on en trouve déjà la trace dans l'écart séparant la dix-septième conférence d'*Introduction à la Psychanalyse (Le sens des symptômes)* de la vingt-troisième (*Les voies de la formation des symptômes*) .

La question que pose la résistance du symptôme à l'interprétation traverse toute l'œuvre de Freud et ne cesse de le préoccuper. Et c'est cette question qui s'impose quand il s'agit pour lui de rédiger ce que d'aucuns ont appelé son "testament clinique", *L'analyse avec fin et analyse sans fin*. Elle s'incarne alors dans différents personnages, différents spectres, comme dirait Jean Cooren avec Jacques Derrida. Des spectres qui reviennent à ce moment pour lui demander raison, sinon réparation. Dans ce texte, il est encore une fois question de L'homme aux loups qui, bien qu'ayant livré à Freud le noyau de "vérité historique" permettant d'ordonner l'interprétation de ce qui lui arrive, n'en continue pas moins de développer des symptômes. De même Freud n'en a pas fini avec son "cher fils" Ferenczi. Il cherche à répondre aux questions revendicatrices et embarrassantes qu'il lui pose, et peu importe que ce soit par-delà la mort. Et il continue de même d'essayer de se justifier à propos d'Emma Eckstein, l'Irma du rêve inaugural de 1895, dont on retrouve trace dans ce même texte. On pourrait d'ailleurs lire *L'analyse avec fin et analyse sans fin* comme une variante de ce rêve, un écrit dont le motif, dont le vœu,

consiste à plaider non coupable, comme pour le rêve d'Irma. La patiente qui résistait a fini par ouvrir la bouche et ce, évidemment, pour son plus grand bien. Mais, bien plus tard, à la suite d'une hystérectomie, elle connaît une rechute.

"Le traitement couronné de succès remonte à si loin qu'on ne peut émettre à son endroit de si grandes exigences.... Il est néanmoins possible que la seconde atteinte provienne de la même racine que la première qui avait été heureusement surmontée, et qu'elle soit l'expression modifiée des mêmes motions refoulées qui n'avaient trouvé dans l'analyse qu'une résolution imparfaite. Mais je serais tenté de croire que sans le nouveau traumatisme on n'en serait pas venu à une nouvelle irruption de la névrose...."

Et Freud ensuite s'explique : si la patiente rechute, c'est du fait de la rupture du délicat équilibre entre le Moi et l'exigence pulsionnelle, rupture attribuable au "nouveau traumatisme", autrement dit à la contingence de certains événements porteurs d'une résonance particulière. La théorie psychanalytique et sa méthode ne sauraient être en cause. On pourrait reprendre ici toute l'histoire de cette Emma confiée par Freud aux bons soins de son ami Fliess, de cette femme prise dans les rets du transfert d'homme à homme, et qui faillit y laisser sa peau. Sans doute n'est-ce pas le fait du hasard si au moment de se demander si le symptôme finit avec l'analyse, c'est elle qui fait sa réapparition.

Avec le symptôme, la psychanalyse commence, mais lui ne finit pas avec elle parce que l'analyse bute sur ce qui constitue sa limite en même temps que la raison d'être du symptôme : le complexe de castration. Cette limite constitue tout autant un point d'arrêt qu'un motif de relance de l'expérience, mais elle ne marque pas en elle-même la finitude du processus. D'ailleurs c'est - entre autres - pour objecter aux ambitions d'un Ferenczi qui attendait de l'analyse qu'elle soit une opération exhaustive, totale, et susceptible d'une terminaison que Freud rédige ce texte.

Lacan tente de franchir l'impasse. D'abord en faisant du point de butée un point de départ. Inversant le signe dont est affecté la castration, lui adjoignant le qualificatif de "symbolique", il fait de ce qui était une perte redoutée un passage obligé, visant à reconnaître et assumer l'assujettissement à un ordre qui dépasse l'individu. Ce passage, l'expérience de l'analyse permet de le franchir. C'est ce que l'on pourrait appeler une première version de la fin de l'analyse, celle qui a cours au moment des premiers séminaires.

Mais il n'en reste pas là. Il s'emploie à trouver des voies visant à assurer la finitude de l'expérience. Il invente ainsi une série d'écritures permettant de ne pas s'en tenir à l'imaginaire de l'éviration ou du penisneid, au fantasme de castration, au mythe freudien du père qui sous-tend ce fantasme et à la petite comédie œdipienne qui lui est liée. Ces développements formalisés vont du Séminaire L'Angoisse au Séminaire Encore, passant par l'invention de l'objet a,

pour en arriver à reposer les questions avec le concept de jouissance. Ils passent par des élaborations théoriques, certes compliquées, mais qui, à mes yeux, ont l'immense avantage de faire apparaître le concept de castration dans toute sa complexité (s'il est permis de parler de "complexité" à propos de la castration). Il ne s'agit peut-être pas seulement, ou pas tellement, à la fin, d'accepter notre pauvre condition et les limitations que nous imposent la nature, la vie, l'histoire, bref de parvenir grâce à la psychanalyse à la résignation que nous proposent déjà les sagesse traditionnelles. Il s'agit plutôt de me permettre de côtoyer, ou au moins d'entre-apercevoir ce qui fait le fond de mon angoisse, angoisse liée à la rencontre d'une jouissance que ne vient plus obturer la référence au phallus. Cette jouissance, organisée par le fantasme, est le fait de la pulsion (du moins si on en croit le Freud d'*Inhibition symptôme et angoisse*), c'est elle qui cause le symptôme. Tout cela serait évidemment à développer longuement. Je ne fais ici qu'évoquer succinctement ces questions pour souligner combien l'usage du concept de castration par la psychanalyse ne se réduit pas exactement avec une invitation à une modestie de bon aloi. Nul besoin d'une analyse pour cela.

Lacan est ainsi amené à proposer plusieurs versions successives de la fin de l'analyse, au double sens du terme. De l'assomption de "l'être pour la mort", en passant par la reconnaissance de la castration comme opération symbolique, et jusqu'à la destitution subjective contemporaine du dégageant du fantasme sinon de sa "traversée", chacune de ces versions de la fin correspond à une certaine conception de l'expérience, de sa visée, de ce qui l'oriente. Elles ne se recouvrent pas, restent irréductibles les unes aux autres, mais ne s'excluent pas pour autant.

"Ce qu'on connaît le mieux sans que ça aille très loin" :

Mais quelle que soit la version envisagée pour la fin, quelle qu'en soit l'écriture proposée, elle n'emporte pas avec elle la question du symptôme. Tout au contraire celle-ci s'en trouve relancée, et comme on le sait cela ne va pas dans le sens d'une dissolution. Cela aboutit, tout au contraire à la désormais célèbre notion "d'identification au symptôme" censée survenir à la fin de l'analyse. Cette notion promue lors de la séance inaugurale d'une des dernières années de son séminaire (*L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre* le 16 Novembre 1976) est, dans l'enseignement de Lacan, une des dernières occurrences, sinon la dernière, où il sera question du symptôme.

C'est peu dire que ce passage de son séminaire a été abondamment commenté. Peut-être faut-il déjà noter la réserve qui est la sienne quand il introduit cette notion : "*Alors en quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse ? Est-ce que ça serait, ça ne serait pas de s'identifier, s'identifier en prenant des garanties, une espèce de distance, s'identifier à son symptôme*". On peut se

demander de quel ordre pourraient être ces garanties à prendre, cette distance. On peut aussi noter, c'est évidemment essentiel, que cet énoncé s'articule à deux autres, tout autant commentés : celui concernant le symptôme comme partenaire sexuel, effet du défaut de rapport, et celui qui fait du symptôme ce avec quoi il s'agit de savoir y faire. Je rappelle ce passage pour mémoire.

J'ai avancé que le symptôme ça peut être monnayable, c'est courant, ça peut être le partenaire sexuel. C'est, c'est dans la ligne de ce que j'ai proféré, proféré sans que ça vous fasse pousser des cris d'orfraie, c'est un fait - j'ai proféré que, le symptôme pris dans ce sens, c'est pour employer le terme de connaître, c'est ce qu'on connaît, c'est même ce qu'on, ce qu'on connaît le mieux, sans que ça aille très loin. Connaître n'a strictement que ce sens. Alors, qu'est-ce que veut dire connaître ? Connaître veut dire savoir faire avec son symptôme, savoir le débrouiller, savoir le manipuler, savoir, ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image, c'est imaginer la façon dont on se débrouille avec son symptôme.

Ajoutons que s'identifier à son symptôme, c'est, dans ce séminaire l'alternative proposée par Lacan à deux autres types d'identification. Celle prônée par Balint et ceux qu'on a appelés les post-freudiens, mais que lui, Lacan, n'a cessé de récuser : l'identification à l'analyste. Et aussi celle qui consisterait à s'identifier à son inconscient, éventualité que Lacan rejette :

A quoi donc s'identifie-t-on à la fin de l'analyse ? Est-ce que on s'identifierait à son inconscient ? C'est ce que je ne crois pas. Je ne le crois pas parce que l'inconscient reste – je dis reste, je ne dis pas « reste éternellement », parce qu'il n'y a aucune éternité – reste l'Autre. C'est de l'Autre avec un grand A qu'il s'agit dans l'inconscient. Je ne vois pas qu'on puisse donner un sens à l'inconscient, si ce n'est de le situer dans cet Autre, porteur des signifiants, qui tire les ficelles de ce qu'on appelle imprudemment, imprudemment, parce que c'est là que se soulève la question de ce qu'est le sujet à partir du moment où il dépend si entièrement de l'Autre.

Il n'est pas très aisé d'illustrer cliniquement ce dont il peut s'agir. Les exemples évocateurs seraient plutôt des "contre-exemples", situations où s'avère à l'évidence combien l'identification au symptôme s'avère difficile, sinon impossible. Cela peut s'observer de façon particulièrement sensible dans les reprises d'analyse. Tout un travail a déjà été fait et l'analysant a pu quitter son analyse et son analyste. Et le voilà qui revient, chez le même analyste ou chez un autre, peu importe, parfois après de nombreuses années. Il revient parce qu'il retrouve sur sa route, de façon souvent tout à fait inattendue, le

symptôme qui le sidère, comme au premier jour, si tant est qu'il y en ait un premier, si tant est que le symptôme ne soit pas de toujours. Il ne lui est pas très difficile de reconnaître le symptôme, dans ce qu'il a de plus infamier. Mais s'il est facile de le reconnaître, il lui est impossible de s'y reconnaître. C'est dans l'écart entre "le reconnaître" et "s'y reconnaître" que réside le pas, parfois impossible à franchir, vers cette identification au symptôme. Une certaine manière de se cramponner aux signifiants maîtres organisant les idéaux empêche ce pas.

"Tout ce qu'il y a de plus hétéro" :

L'expression "identification au symptôme" a quelque chose de paradoxal. Au regard de l'expérience clinique c'est même un oxymore. Le symptôme ne représente-t-il pas toujours ce dans quoi je ne saurais me reconnaître ? La souffrance qu'il engendre n'est-elle pas pour une grande part liée au fait qu'il empêche de réaliser des identifications, celles prescrites par l'Idéal du Moi ? Notons au passage que parler de "prescriptions de l'Idéal du Moi" souligne combien Idéal du Moi et Surmoi sont en continuité. Ce qui fait la souffrance de Bertrand c'est, entre autres, l'écart entre l'image qu'il veut parvenir à donner, et à se donner, et ce que révèle son angoisse qui ne cadre en aucune façon avec cette image.

Il y a certes des symptômes dont le déterminisme relève d'une (ou de plusieurs) identification. C'est même un des modes de constitution privilégié du symptôme, que l'on pense à l'identification à un trait se substituant à un investissement érotique (la toux de Dora) ou à la contagieuse identification hystérique au désir (la crise en chaîne survenant au pensionnat). Il ne s'agit pas là d'une identification au symptôme, mais d'un symptôme constitué par identification, identification à un autre (le père, les autres élèves de l'institution, pour reprendre les exemples princeps de Freud). Cette identification est au service du refoulement. L'analyse consiste ici à mettre en évidence le ressort identificatoire du symptôme et par là même le fantasme qui le sous-tend.

Dans son texte *Analyse avec fin et analyse sans fin*, déjà évoqué, Freud souligne en quoi le symptôme, est l'effet d'une rupture d'équilibre entre ce qu'il appelle le Moi et les exigences liées aux revendications pulsionnelles, rupture où la contingence du traumatisme, a une part prépondérante. En d'autres termes la souffrance que le symptôme engendre, la plainte qu'il porte, expriment ce que les identifications excluent, ce qui ne peut "s'intégrer", ce qui reste étranger. Ce que nous appellerions aujourd'hui le réel de la pulsion produit une jouissance inassimilable, radicalement étrangère, allo-érotique. Je renvoie ici à ce que Lacan mentionne dans sa Conférence de Genève d'Octobre

1975 faisant référence au cas du Petit Hans :

" Freud a beaucoup insisté là-dessus. Et il a cru pouvoir accentuer notamment le terme d'autoérotisme, en ceci que cette réalité sexuelle, l'enfant la découvre d'abord sur son propre corps. Je me permets – cela ne m'arrive pas tous les jours – de n'être pas d'accord – et ceci au nom de l'œuvre de Freud lui-même chez certains êtres, ..., la rencontre avec leur propre érection n'est pas du tout autoérotique. Elle est tout ce qu'il y a de plus hétéro....".

Une part de la souffrance qu'engendre le symptôme est l'effet de cette irréductibilité, de ce caractère inassimilable, hétérogène au Moi, de cette impossibilité de s'y reconnaître même si on le reconnaît.

Looking for :

À l'inverse, l'identification est un processus éminemment thérapeutique. Le récent film de Ken Loach *Looking for Eric* en donne une illustration particulièrement évocatrice. Le personnage principal Eric Bishop est postier à Manchester. Il vit dans cette ville sinistrée par la crise. Sa femme l'a quitté. Son fils passe sa vie à consommer des images télévisuelles et de la marijuana. Ajoutons qu'il s'est acoquiné avec le truand local, un malfrat qui le tient en son pouvoir. Bref, pour Éric le postier "It's a wonderful life" comme dirait Frank Capra. Une seule chose le fait rêver, les exploits passés de l'équipe de football de Manchester United et singulièrement de son joueur vedette, un autre Éric, Cantonna, dont un poster grandeur nature orne le living-room. Cela le fait tellement rêver, qu'un jour de désespoir, faisant usage de l'herbe dérobée à son fils, il va même un peu plus loin que le rêve et se met à halluciner Éric, qui quitte son affiche et entame la conversation avec lui. À partir de là, commence un dialogue régulier qu'on ne peut qualifier autrement que de "psychothérapie". Petit à petit commencent à se faire sentir les effets positifs sur le personnage de ces séances hallucinées. Il se relève, se redresse, tel l'infans devant son image dans le miroir, et peut de nouveau assumer une place de père et d'homme. Il retrouve le respect de ses enfants et renoue avec sa femme. Le ressort identificatoire des effets psychothérapeutiques du dialogue apparaît évident. Le réalisateur ne laisse subsister aucun doute à ce sujet. En témoigne une des dernières séquences du film où Éric le postier va avec ses collègues, et d'autres supporters de Manchester United, régler son compte au truand qui terrorise son fils. Chacun à ce moment dissimule son visage derrière le même masque en carton, celui qui représente l'idole - ou si on préfère l'idéal, c'est le même mot - grâce à qui cela a pu se faire. Cette séquence constitue une illustration tout à fait évocatrice de ce qui fait le ressort de la psychologie des masses telle que Freud l'a décrite.

Ce qui est représenté ici avec un détachement humoristique et dans un anglais à l'accent de Marseille inimitable, c'est le ressort identificatoire des effets psychothérapeutiques. Et il me semble que ce ressort est toujours à l'œuvre, dans quelque psychothérapie que ce soit, y compris, cela va sans dire, dans ce qu'on pourrait appeler les effets psychothérapeutiques de la psychanalyse, ou plutôt les effets psychothérapeutiques du transfert.

Cette psychothérapie par identification ne passe pas nécessairement par la mise en jeu d'une figure imaginaire, d'une idole, d'un autre pouvant prêter son apparence au Moi idéal. Un signifiant mis en place d'Idéal du moi suffit amplement. On peut évoquer ici les effets, souvent très apaisants pour certains, des regroupements sous l'égide du symptôme, justement : groupes d'alcooliques, "d'addictés" divers, d'anorexiques, de phobiques, de TOCqués, de déprimés, de traumatisés etc...on peut imaginer une infinie variété de regroupements toujours plus précis et toujours plus affinés. Cela ne passe pas forcément par ce qu'on appelle communément une "idéalisation", mais toujours par la mise en jeu d'un trait commun, signifiant de reconnaissance, constitutif d'un groupe. Ce n'est évidemment pas de cela qu'il est question avec la notion lacanienne d'identification au symptôme à la fin de l'analyse.

On peut aussi, dans cette perspective, questionner les pratiques privilégiant les signifiants de l'appartenance, qu'elle soit sociale, religieuse, culturelle, nationale, "ethnique". L'analyse passe par le repérage de signifiants électifs pour un sujet donné (mais elle ne se limite pas à cela à mon sens). Certains signifiants marquant l'appartenance à un groupe social, religieux, national, culturel ont pu, ou peuvent, jouer un rôle privilégié pour certains, mais de cela l'analyste ne peut préjuger a priori. L'expérience ne consiste pas seulement à les mettre en évidence. Il ne s'agit pas seulement de faire le tour de ce qui détermine une identité (si ce terme a un sens dans la psychanalyse) mais de démonter les identifications, autrement dit de repérer comment les signifiants ont été investis, singulièrement, par le sujet, quel fantasme sous-tend cet investissement singulier. C'est d'ailleurs toute l'ambiguïté du concept de sujet que de marquer l'assujettissement (aux discours qui le constituent) et la subjectivation qui implique la dimension du désir et du choix. Quoi qu'il en soit, il ne me semble pas possible pour un analyste de faire de certains signifiants "identitaires", une clé de lecture privilégiée, encore moins un remède au malaise.

La prescription d'identification (par la référence à une catégorie symptomatique, à une catégorie caractérisée par une communauté d'expérience, ou par une communauté d'appartenance culturelle ou religieuse) produit toutes sortes d'effets thérapeutiques, mais ces effets se situent à l'opposé de ce qui est attendu d'une analyse, du moins telle que j'en conçois la méthode et la visée. Ces effets psychothérapeutiques de l'identification reposent

sur ce que Lacan désigne comme discours du Maître. Un signifiant en place princeps se réfère à un savoir et cela ne va pas sans produire toutes sortes de bénéfiques, un "plus de jouir", (l'expression "mieux être" me paraît particulièrement bien convenir ici dans la mesure où ce "plus de jouir" consiste à rajouter de la consistance au semblant d'être que confèrent les identifications). Ces bienfaits se paient d'un certain prix, le recouvrement par le signifiant maître de la division subjective. En d'autres termes le prix en est le refoulement. Et comme chacun sait ce qui caractérise le refoulé, c'est qu'il fait retour... du moins dans le meilleur des cas.

En d'autres termes aucun signifiant ne saurait prétendre donner une identité au sujet. C'est précisément pour cette raison que dans la psychanalyse il s'agit d'identification (de représentation par un signifiant pour un autre signifiant) et non d'identité. Le seul signifiant pouvant prétendre désigner le sujet c'est son nom propre, en première approximation son patronyme, à ceci près qu'un patronyme comme tel, n'est précisément pas un signifiant. Il ne veut rien dire. La seule chose qu'il dit est l'impossibilité de signifier le sujet. C'est sans doute pour cela que nous tenons tant à notre patronyme, et aux lettres qui le constituent, précisément parce qu'avec le nom propre il est question de lettre, et pas de signifiant. Ce n'est pas ce qu'il "veut dire" qui importe, mais l'inscription qu'il constitue, écriture d'un impossible à dire.

Ce qui est attendu d'une analyse ne consiste pas à favoriser les identifications, mais à les mettre en évidence pour permettre d'en lever l'emprise. Autrement dit l'analyse ne va pas dans le sens de l'aliénation aux signifiants de l'Autre (autre manière de parler de l'identification) quel que soit le Moi (fort) qui ne saurait manquer résulter de cette aliénation. Cette désaliénation de l'Autre, cette levée de l'emprise des identifications est pour beaucoup dans les effets thérapeutiques de l'analyse. Elle soulage le sujet dans la mesure où une grande part de sa souffrance vient précisément de l'impératif à réaliser ses identifications.

Ce qui reste ? :

Dans cette perspective "l'identification au symptôme" apparaît comme une identification résiduelle : elle est ce qui reste au sujet, ou ce qui reste du sujet quand la mesure a été prise de l'impossibilité d'en donner un référent ultime, autrement dit de lever le refoulement originaire qui le frappe (au sens traumatique mais aussi numismatique du terme). En cela cette identification particulière marque un moment de fin : elle est possible quand est repéré dans l'analyse le caractère vain et aliénant des identifications aux signifiants proposés par l'Autre. Cette identification de fin est envisageable quand peut être appréhendé l'impossible exhaustion du symbolique, autrement dit le caractère infini, inépuisable de la parole dans le transfert. C'est

paradoxalement l'aperception de l'infinitude du processus qui ouvre la voie vers sa fin.

Cette identification au symptôme, marquant la fin de l'expérience, n'est pas seulement une identification par défaut. Elle est pour Lacan, la seule capable d'attester d'une singularité impossible à appréhender par la seule voie symbolique. Cette singularité, il la cherche du côté du Réel, de la jouissance dont le symptôme est porteur et qui en fait autre chose qu'une formation de l'inconscient. Ce n'est pas du côté de la vérité que cette singularité est à trouver. La vérité portée par la jouis-sens ne fait que nourrir ce "poisson vorace" qu'est le symptôme. S'il y a une singularité, permettant une identification qui ne soit pas aliénante, elle est à trouver du côté d'une jouissance qui fait du symptôme un "événement du corps" propre à chacun.

Savoir y faire avec....

À mesure qu'il avance dans son élaboration Lacan met l'accent sur la nécessité du symptôme et sur son irréductibilité. Le changement attendu d'une analyse ne consiste pas à l'éradiquer mais à modifier sa place pour le sujet parlant. Les notions "d'identification au symptôme" et de "savoir y faire avec..." visent à rendre compte de cette modification opérée par l'analyse. Ces deux dernières notions ne se recouvrent pas mais l'identification au symptôme, paraît être la condition du "savoir y faire....".

On trouve d'ailleurs chez Freud quelque chose qui ressemble à ce "savoir y faire", dans un texte qu'il consacre précisément au symptôme : la vingt-troisième conférence **d'Introduction à la psychanalyse** intitulée *Les voies de la formation des symptômes*. Dans les toutes dernières pages Freud présente l'artiste comme celui qui serait capable d'un tel "savoir y faire". Mais ce savoir concerne ici non le symptôme, mais le fantasme. Le privilège de l'artiste réside dans sa capacité de transmettre ses fantasmes au public et de les transformer en création "socialement reconnue". Cela lui permettrait de faire l'économie du symptôme (en partie du moins, Freud reste prudent) : ce qui du fantasme passe dans la création artistique ne passe pas dans le symptôme. Un tel point de vue repose sur une conception princeps, développée tout au long de cette conférence, faisant du fantasme un passage obligé pour la constitution du symptôme. Dans cette perspective, on ne peut guère envisager que deux dérives possible pour la pulsion mise en jeu dans le fantasme : ou le symptôme, ou la sublimation. Ces deux dérives sont situées comme les deux termes d'une alternative.

À première vue la conception de Lacan au point où il en arrive dans les dernières années de son enseignement ne paraît pas très éloignée de celle de Freud. Elle s'en distingue pourtant, et d'une façon qui me paraît déterminante.

Pour lui pas de solution permettant de se passer du symptôme, mais un savoir faire donnant la possibilité de s'en servir. Le "savoir y faire", si c'est une solution, n'est pas situé au même point que chez Freud. Cette différence de point de vue est liée à la façon dont Lacan envisage le symptôme. Celui-ci n'est plus - exclusivement - l'effet de l'écriture du fantasme sur le corps. Qu'il touche au corps ne fait pas de doute, mais d'une manière qui, précisément échappe pour une part à la prise du fantasme. Quelque chose dans le symptôme excède cette dimension fantasmatique : une jouissance que le fantasme ne saurait épuiser. Dans cette mesure, ce avec quoi il s'agit de "savoir y faire", n'est pas le fantasme, mais précisément ce qui ne se laisse pas prendre dans son écriture.

Ce point de vue repose sur un changement d'orientation, cherchant à privilégier la dimension du Réel, dimension que le concept de fantasme ne permet pas vraiment d'approcher. Et c'est précisément avec le symptôme que Lacan va chercher à toucher au Réel, mais cela passera par toute une série de changements conceptuels donnant une autre inflexion à son élaboration. Ainsi le symptôme ne sera plus uniquement considéré comme "retour de la vérité dans la faille d'un savoir" c'est-à-dire comme formation de l'inconscient, mais comme un mode singulier de jouissance. Ce qui est privilégié n'est plus la portée symbolique du symptôme, dont relève la vérité, mais sa dimension réelle. Cette dimension ne saurait être appréhendée avec les concepts de désir et de fantasme, indexés à la notion de sujet de l'inconscient et à son rapport au langage. Elle peut se concevoir à partir de considérations sur la jouissance et sur le corps, ce qu'indexe la notion de parlêtre dans son rapport à ce que Lacan désigne désormais d'un mot de son invention : lalangue. C'est avec ces concepts qu'il est possible de saisir ce que l'on peut entendre par "identification au symptôme", et également par "savoir y faire avec le symptôme".

Une identification réellement singulière - le symptôme, un nom ?

L'identification au symptôme telle que l'évoque Lacan s'oppose en tous points aux identifications telles qu'on les conçoit habituellement. Ces dernières procèdent d'une aliénation qu'elles ont pour effet de renforcer : au-delà de l'aliénation imaginaire au Moi, elles impliquent l'aliénation à l'Autre symbolique. L'identification au symptôme est une identification résiduelle au sens où elle suppose le passage par l'analyse, c'est-à-dire par la résolution des identifications aliénantes à l'Autre, ce que Lacan nomme dans son séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* : "franchissement du plan de l'identification". Mais on ne saurait se limiter à cette conception purement résiduelle, la ramenant à "ce qui reste" quand se défait cette aliénation dans et par l'Autre.

Ce à quoi il s'agit de s'identifier n'est pas le symptôme comme effet de vérité -

en cela dépendant de l'Autre du langage - mais comme mode de jouissance. Ajoutons qu'il s'agit d'un mode de jouissance tout à fait singulier. Pour essayer d'en rendre compte Lacan est amené à frayer deux voies distinctes qui coexistent, qui sont étroitement liées, mais ne se recouvrent pas entièrement. Une première concerne le symptôme comme effet du Symbolique dans le Réel, ou si on préfère comme conjonction de deux jouissances qui n'en font qu'une : la jouissance du corps et celle de la langue. La deuxième voie concerne le symptôme, renommé alors "sinthome", comme quatrième élément nécessaire pour que consistent le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire. Ces deux conceptions, ne sont pas réductibles l'une à l'autre, mais toutes deux mettent l'accent sur le caractère singulier du symptôme, sa qualité d'indice spécifiant chaque sujet (ou chaque parlêtre).

C'est la première de ces conceptions qui soutient l'élaboration de Lacan dans sa conférence de Genève d'Octobre 1975 dite "**Conférence sur le symptôme**", prononcée juste avant qu'il ne commence à tenir son séminaire intitulé "**Le sinthome**". Il y souligne la nécessité du symptôme : effet d'une rencontre qui, chez tout parlêtre, s'avère inévitable : "*... c'est bien à une étape précoce que se cristallise pour l'enfant ce qu'il faut bien appeler par son nom, à savoir les symptômes... c'est dans la rencontre de ces mots avec son corps que quelque chose se dessine*". Et ensuite : "*...ce langage qui n'a absolument pas d'existence théorique, intervient toujours sous la forme de ce que j'appelle d'un mot que j'ai voulu faire aussi proche que possible du mot lallation - la langue*". Un plus loin Lacan précise : "*Si Freud a apporté quelque chose, c'est ça. C'est que les symptômes ont un sens, et un sens qui ne s'interprète correctement - correctement voulant dire que le sujet en lâche un bout - qu'en fonction de ses premières expériences, à savoir pour autant qu'il rencontre, ce que je vais appeler aujourd'hui, faute de pouvoir en dire plus ni mieux, la réalité sexuelle*". En d'autres termes, la rencontre dont il est question c'est celle des mots, dans leur matérialité, dans leur "motérialisme" avec une jouissance du corps, jouissance perçue d'abord comme étrangère "*tout ce qu'il y a de plus hétéro...*" comme je l'ai déjà évoqué dans la première partie. Ainsi à propos de la phobie du petit Hans il avance la chose suivante : "*Ce rejet ne mérite pas du tout d'être épinglé de l'autoérotisme, sous ce seul prétexte qu'après tout ce Wiwimacher, il l'a, accroché quelque part au bas de son ventre. La jouissance qui est résultée de ce Wiwimacher lui est étrangère, au point d'être au principe de sa phobie. Phobie veut dire qu'il en a la trouille*". L'accent porté sur l'altérité foncière de cette jouissance éprouvée souligne son caractère traumatique. Dans cette perspective ce qui est considéré comme traumatique pour l'être parlant c'est cette nécessaire rencontre avec une jouissance étrangère, la "réalité sexuelle". Lacan renoue ainsi avec la théorie traumatique de Freud, jamais totalement abandonnée. Tout cela ne signifie évidemment pas que tous les traumatismes se valent et que leurs effets s'équivalent.

Mais si la rencontre est nécessaire, la forme qu'elle est amenée à prendre, les effets qui en résultent pour le parlêtre sont à chaque fois particuliers : *"Il est tout à fait certain que c'est dans la façon dont la langue a été parlée et aussi entendue pour tel et tel dans sa particularité, que quelque chose ensuite ressortira en rêves, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire. C'est, si vous me permettez d'employer pour la première fois ce terme, dans ce motérialisme que réside la prise de l'inconscient – je veux dire que ce qui fait que chacun n'a pas trouvé d'autres façons de sustenter que ce que j'ai appelé tout à l'heure le symptôme"*. Et plus loin *"... il y a en lui quelque chose, une passoire qui se traverse, par où l'eau du langage se trouve laisser quelque chose au passage, quelques détritrus avec lesquels il va jouer, avec lesquels il faudra bien qu'il se débrouille. ... Grâce à quoi il va faire la coalescence, pour ainsi dire, de cette réalité sexuelle et du langage"*.

La raison du symptôme n'est plus uniquement référée ici à l'Autre symbolique, aux effets du signifiant, mais à ce qu'on pourrait appeler la contingence d'une rencontre obligée. Obligée, la rencontre l'est dans la mesure où ce qui caractérise le parlêtre c'est précisément la prise du corps dans la lalangue, ou pour être plus précis le fait que l'organisme devient un corps du fait de cette prise dans et par la "lalangue". Mais elle relève aussi d'une contingence : ce qui sera laissé dans la passoire, la façon dont lalangue sera investie d'une certaine jouissance et dont elle fera corps pour le parlêtre, paraît ici liée aux hasards de la conjoncture, à la façon dont cette lalangue sera *"entendue pour tel et tel dans sa particularité"*. Cela introduit un écart avec ce que peut avoir de déterminant pour un parlêtre le désir de l'Autre, à commencer, mais pas exclusivement, par celui des parents. Ce désir de l'Autre importe évidemment, Lacan le souligne encore dans cette conférence, mais autre chose paraît essentiel, qui relève de l'imprévisible et de l'imprédictible : la façon dont s'opère la prise du corps dans lalangue. Cette prise laisse une trace, peut-être faut-il dire une signature : le symptôme, cet "événement du corps" qui constitue ce que nous avons (ou à ce que nous sommes) de plus singulier, même si dans cette singularité, nous avons le plus grand mal à nous reconnaître.

Cette conception du symptôme comme coalescence de la "réalité sexuelle" (autrement dit de la jouissance qui vient en lieu et place du rapport sexuel absent) et de lalangue, permet de saisir en quoi on peut en faire un nom, un nom plus à même de spécifier le parlêtre que n'importe quoi d'autre. On retrouve une trace de cette ambition qui consiste à faire du symptôme un nom dans la conférence *Joyce le symptôme*, presque contemporaine de celle de Genève, et qui précède le séminaire *Le sinthome* : *"L'important pour moi ..., c'est de dire en quoi, je donne à Joyce, en formulant ce titre, Joyce le symptôme, rien de moins que son nom propre, celui où je crois qu'il se serait reconnu dans la dimension de la nomination"*.

Le symptôme apparaît ici plus spécifique que n'importe quelle identification à un signifiant représentant le sujet (ce qui, ainsi que je l'évoquais, renvoie à l'aliénation à l'Autre). Il est aussi plus spécifique que ce que nous appelons habituellement "nom propre", à savoir le patronyme. Valant comme index d'un sujet irréductible à quelque signifiant que ce soit, le patronyme n'est pas un signifiant, il est évidé de sa signification et opère comme lettre, je l'ai déjà évoqué. C'est une marque dont l'attribution est réglée strictement par le symbolique. Quant au prénom, il est l'indice du désir de l'Autre, en l'occurrence habituellement des parents. Aucune de ces deux nominations ne touche au Réel contrairement au symptôme, qui, dans la signification que lui donne Lacan ici, est l'écriture d'un "événement du corps" marquant le parlêtre dans sa singularité, la trace d'une expérience de jouissance, et qui en cela ne relève pas seulement du Symbolique. Mais dans la conception que Lacan développe alors, le symptôme n'est pas qu'un mémorial, il est ce que nous avons sous la main pour faire face à l'impossible. Ajoutons que c'est là notre seule ressource. Cela explique sans doute ce que notre expérience illustre tous les jours : "*le symptôme est la bonne à tout faire de notre malaise*", pour reprendre la très heureuse expression de Christian Lelong.

Cette conception du symptôme n'implique pas, qu'il faille dans une analyse, se remémorer cette "*étape précoce où se cristallise pour l'enfant les symptômes...*", si tant est que cette étape soit susceptible d'une remémoration. C'était là l'ambition de Freud : mettre à jour, par la remémoration, ce qu'il appelait "la vérité historique" (que l'on se souvienne de *L'homme aux loups*). On pourrait d'ailleurs considérer la "*coalescence, de la réalité sexuelle et du langage*" comme une version lacanienne de cette vérité historique qui occupait Freud. Cette théorie du symptôme n'impose pas la remémoration, elle implique en revanche, qu'il ne soit pas possible pour le parlêtre de faire sans lui. Il est ce "qu'on connaît le mieux", puisqu'il porte une jouissance qui supplée le rapport sexuel. Savoir qu'on ne peut faire sans le symptôme est déjà un pas. Le suivant consiste à pouvoir faire avec, faire avec le symptôme... autre chose que d'en souffrir et de s'en plaindre. Cela passe peut-être déjà par le fait de s'apercevoir que ce qu'on fait, ne se fait pas sans le symptôme.

Cette façon d'envisager le déterminisme réel du symptôme, cristallisation de jouissance au point de jonction de la langue et du corps, n'est pas sans conséquences pratiques dans l'analyse. Cela implique en effet une conception de l'interprétation envisagée non plus comme effet de sens, effet produit par le passage d'un sens à un - ou plusieurs - autre(s), mais comme visant la motérialité. Il s'agit, en un procédé proche de celui de la poésie, de jouer de l'homophonie, non tant pour produire du sens que pour trouver le sens, pour

cesser de "*nourrir de sens le poisson vorace du symptôme*". Il s'agit de parvenir, avec les seuls moyens dont nous disposons, ceux de la parole, à toucher au Réel, à "émouvoir le symptôme". Je précise que c'est là une visée que semble s'assigner Lacan dans sa pratique, bien qu'il déplore n'être "pas poète assez". Il n'est pas assuré que chaque analyste soit en mesure de procéder comme il le préconise....

Lacan donnera une orientation théorique un peu différente dans son séminaire *Le sinthome* qui suit immédiatement les deux conférences que j'ai évoquées, mais il ne fera qu'accentuer le caractère singulier du symptôme. Envisagé comme suppléance permettant de faire consister les trois ordres (Réel, Symbolique, Imaginaire), la fonction qui lui est dévolue est de tenir lieu de nomination, de se substituer à une nomination par le père, qui dans le cas "clinique" de Joyce étudié par Lacan dans ce séminaire, s'avère défailante. Mais on peut inverser la perspective et considérer que la nomination par le père n'est en fin de compte qu'un cas particulier de la nécessaire fonction du sinthome. Celui-ci vaut pour Lacan comme nouage qui spécifie un parlêtre.

Tout cela demanderait évidemment un long travail et de nombreux développements. Je peux renvoyer ceux que cela intéresse aux conférences de Lacan que j'ai déjà citées, à ses séminaires de 1974-75 (**RSI**), de 1975-76 (**Le sinthome**), ainsi qu'à la très abondante littérature psychanalytique qui commente ces textes.

L'identification au symptôme et la fin de l'analyse :

Distincte des identifications prescrites par l'Autre, opposée à elles, l'identification au symptôme apparaît comme une alternative à ces identifications, à l'aliénation qu'elles impliquent, et au-delà de façon plus générale à l'aliénation à l'Autre que l'expérience s'emploie à analyser (et par conséquent à réduire). On saisit dès lors en quoi l'identification au symptôme peut signifier pour Lacan la fin de l'analyse : un choix par lequel l'analysant est amené à laisser tomber un certain type de jouissance, celle que promeut l'exercice de la parole dans l'analyse, qualifiée parfois de "parlotte", et qui consiste dans le déchiffrement des messages qui viennent de l'Autre. Se reconnaître dans le symptôme, et dans la jouissance qu'il engendre, implique qu'on cesse de chercher à se trouver dans l'Autre qui quoiqu'on veuille reste Autre. Il s'agit pour le parlêtre de prendre acte qu'il reste irréductiblement exclu du savoir qui le détermine, exclusion que Freud nomme "refoulement originaire".

L'identification au symptôme constitue la dernière version proposée par Lacan de la fin de l'analyse et on peut se demander en quoi elle recoupe, mais aussi

en quoi elle se distingue des versions précédentes. Une première conception de la fin, développée au cours des premières années de l'enseignement de Lacan, met l'accent sur ce qu'on peut désigner comme "subjectivation de la castration", prise en compte de la finitude de l'Autre, de l'inexistence de l'Autre de l'Autre. Elle est, me semble-t-il, la plus proche de celle de Freud (la butée sur le roc). C'en est la version symbolique. La castration n'est plus envisagée ici comme crainte de perdre, ou désir d'obtenir, le phallus imaginaire, ce que Freud désigne comme "refus de la féminité" dans l'un et l'autre sexe, mais comme absence du signifiant dernier pouvant rendre raison du sujet, pouvant lui conférer une "identité", pouvant remédier à sa division. Cette version de la fin ne propose pas d'alternative à la sortie de l'aliénation.

Ce n'est qu'avec la deuxième version, celle qui prend appui sur une théorie de l'objet a et du fantasme, que la conception se précise. La fin ne consiste pas seulement en une sortie de l'aliénation prenant acte que l'Autre est irréductiblement manquant, mais aussi en un processus de "séparation". Ce terme est à entendre au sens traditionnel de "coupure", mais aussi au sens étymologiquement lacanien "d'engendrement" (du latin "se parere"). Sortie de l'aliénation, la fin consiste à ne plus chercher à se reconnaître dans le jeu infini des signifiants, mais, privilégiant le fantasme et le noyau pulsionnel qu'il organise, à se reconnaître dans ce qui mobilise ce jeu, dans ce autour de quoi il tourne : l'objet qui échappe à la représentation et fait par là même la cause du désir.

C'est une telle reconnaissance (pourrait-on parler ici d'identification à l'objet ?) qui, permet à l'analyste d'occuper la place qui lui revient dans l'expérience. En cela le passage à l'analyste est solidaire de la fin de l'analyse. Ce passage n'est possible qu'au prix d'une "destitution subjective" par laquelle on cesse de se référer aux signifiants de l'Autre et au mouvement de représentation (ou de représentance) du sujet qu'ils produisent. Il s'agit de reconnaître que l'identité du sujet, s'il est permis d'utiliser cet oxymore, s'organise autour de ce qui échappe à toute représentation, l'objet a. En d'autres termes il s'agit de passer d'un côté du "fantasme fondamental" à l'autre. La fin de l'analyse, qui atteste de cette reconnaissance, consiste dans un acte marquant le choix de la séparation plutôt que de l'aliénation. C'est ce que dans la langue lacanienne on appelle "traversée du fantasme". On traverse le fantasme comme on traverse la rue : on va du trottoir \$ au trottoir a. Encore faut-il, bien sûr, veiller à ne pas se faire renverser. Quant à savoir s'il y a des clous....

La dernière version lacanienne de la fin, l'identification au symptôme, équivaut-elle à ce qui avait été développé, dix ans auparavant avec la destitution subjective, et la traversée du fantasme ? Se reconnaître dans son symptôme et ne pas se contenter de le reconnaître, est-ce la même chose qu'identifier le noyau fantasmatique de la subjectivité en laissant de côté l'infinitude du jeu du

signifiant au profit de la finitude de l'objet ? Symptôme et fantasme sont deux appareils de jouissance et une part du travail de l'analyse consiste à mettre en évidence le fantasme qui sous-tend les symptômes. Mais, ainsi que je l'ai déjà souligné, il y a dans le symptôme tel que Lacan l'envisage dans la dernière partie de son enseignement, un reste irréductible que le fantasme ne saurait entièrement scénariser, un reste qui témoigne de l'effet singulier de la langue sur le corps.

Avec le symptôme Lacan cherche à rendre compte de ce que son élaboration avait jusque là laissé de côté : une singularité hors fantasme. Avec le fantasme, en effet, on ne touche pas à la singularité. Les fantasmes, nous les partageons, dans la mesure où, aussi variés et "inventifs" soient-ils, ils se ramènent, en fin de compte à quelques figures assez communes (ce que chez Freud on appelle fantasmes originaires). Ce n'est pas le fantasme en lui-même qui est singulier, ou "inventif" c'est la façon de le traiter, et cela relève d'autre chose que du fantasme en lui-même, cela relève de ce qu'on pourrait appeler un style. Or il me semble qu'avec la question du style on touche au plus près à ce sur quoi Lacan cherche à mettre la main avec son élaboration sur le symptôme et son invention du sinthome. Quant aux pulsions qui font le cœur du fantasme, elles sont comme on le sait en nombre limité (quatre au dire de Lacan), et on ne saurait avec elles atteindre quelque singularité que ce soit.

L'analyste : "savoir y faire avec" ou "savoir se laisser faire" ?

Dans cette mesure l'identification au symptôme ne me paraît pas tout à fait superposable à la mise à jour du fantasme. Moins encore, serait-on tenté de penser, à sa "traversée" et à la destitution subjective qui en est le corollaire. Reconnaître, par une telle "traversée", que c'est un objet irréprésentable et foncièrement "extime" qui fait le noyau de l'être, ne concourt pas à privilégier une singularité. Tout au contraire, cela va plutôt dans le sens d'un certain anonymat, de la réduction du nom propre au "signifiant quelconque" que Lacan préconisait pour ceux qui se destinent à faire l'analyste.

Ces considérations ne sont pas seulement des arguties exégétiques. Elles sont porteuses d'implications concrètes tout à fait sensibles qui concernent précisément l'analyste. La question qu'elles sous-tendent pourrait se formuler de la façon suivante : est-ce une identification à son symptôme qui soutient la position de l'analyste ? Il me semble qu'il faut répondre ici par la négative et qu'il y a lieu de distinguer la fin marquée par la "dstitution subjective", la "traversée du fantasme", le "désêtre de l'analyste", de celle caractérisée par l'identification au symptôme. Ces deux manières de considérer la fin ne sont pas réductibles l'une à l'autre.

Dans la perspective de Lacan l'acte de l'analyste ne prend pas appui sur la

jouissance que celui-ci peut tirer de son fantasme, pas non plus sur celle que lui dispense son symptôme. Pour occuper la place qui lui revient l'analyste doit être en mesure de faire l'impasse sur son fantasme, mais tout aussi bien sur son symptôme. Il s'agit pour lui de venir occuper une certaine place dans le fantasme de l'analysant : c'est ainsi que l'on pourrait envisager le point de vue que développe la proposition d'Octobre 67. Cette place est celle qui sera désignée comme "semblant de l'objet a". En reprenant les conceptions ultérieures de Lacan on pourra reformuler le rôle de l'analyste un peu différemment : il s'agira pour lui de se faire le partenaire de l'analysant, et en cela de venir occuper la place du symptôme de celui-ci. On peut ici rappeler un extrait de la citation de Lacan dont je suis parti "*J'ai avancé que le symptôme ...ça peut être le partenaire sexuel*". C'est à cette place du partenaire ("sexuel" bien évidemment) que l'analyste est appelé dans l'expérience. Ces deux manières de concevoir la place de l'analyste ne sont pas réductibles l'une à l'autre, mais qu'on envisage les choses sous l'angle du fantasme ou sous celui du symptôme, il s'agit toujours pour l'analyste de mettre en suspens ce qui soutient sa propre subjectivité.

Dit autrement, s'il est recommandé de "savoir y faire avec son symptôme", je ne suis pas sûr que faire l'analyste procède d'un tel "savoir y faire". Il s'agit plutôt en l'occurrence d'un savoir y faire avec le symptôme de l'analysant, ou plus précisément d'un savoir se laisser faire, savoir se laisser faire le symptôme de l'autre.

Si on considère, ainsi qu'on peut assez facilement être tenté de le faire en première approximation, la pratique artistique comme une modalité de "savoir y faire avec le symptôme", je ne pense pas que ce qui est attendu de l'analyste soit en quelque façon superposable à ce genre de pratique. L'analyste n'opère pas avec son symptôme, mais plutôt sans, ce afin de toucher au plus près au symptôme de l'analysant, et même d'en occuper la place, de l'incarner. Sans doute son acte s'apparente-t-il par certains aspects à celui du poète, du moins si on en croit Lacan. Il s'agit en effet pour lui de faire résonner dans son interprétation ce dont est porteuse la jouissance de la langue et qui, au-delà des effets de sens, reste irréductiblement hors-sens. Cela ne fait pas pour autant de l'analyste un artiste. C'est à partir de la langue de l'analysant, de ce que l'analyste peut en percevoir et de la façon dont il peut lui faire écho que peut se produire une telle poésie, quand par chance elle se produit.

Chaque analyste a sans doute un style, une modalité singulière d'exercer, de soutenir l'expérience - du moins peut-on l'espérer si on veut échapper à cet abominable "neutralité bienveillante" dont on entend encore parfois parler - et ce style relève très certainement de son symptôme. Mais ce n'est pas ce style singulier qui est l'opérateur dans l'analyse. L'art de l'analyste, s'il faut user de ce terme, consiste plutôt à mettre en évidence, et en valeur, ce qui fait le style

de l'autre, celui ou celle dont, dans l'expérience, il est le partenaire. Dans cette mesure je ne pense pas possible d'assimiler l'identification au symptôme et le passage à l'analyste. Sans doute est-il exigible que l'expérience soit menée jusqu'à un certain point pour que celui ou celle qui désire faire l'analyste puisse soutenir la disparité subjective inhérente au processus et évite de poursuivre son analyse grâce, ou plutôt aux dépend, de ses analysants. Mais il ne me semble pas pertinent d'envisager ce point de passage en terme d'identification, fût-ce une "identification à ce qu'on connaît le mieux".

Avec l'identification au symptôme, Lacan propose peut-être après tout, une issue à l'analyse autre que celle qui aboutit au passage à l'analyste. La fin envisagée comme "traversée du fantasme" mettait en continuité l'achèvement de l'expérience et ce passage à l'analyste. La fin par identification au symptôme me paraît disjoindre ces deux temps. Peut-être faut-il l'envisager comme une autre voie de fin, un passage à autre chose, une traversée qui dérive et conduit du divan à une autre rive que le fauteuil...

*

Note :

Ce texte prend appui sur les textes de Freud et les séminaires et écrits de Lacan déjà cités. Il s'inspire aussi largement des ouvrages de :

- - Geneviève Morel **La loi de la mère - Essai sur le sinthome sexuel** (Éditions Economica - Anthropos Paris - 2008)
 - - Colette Soler **Lacan - l'inconscient réinventé** (PUF Paris 2009)
 - - et de l'article de Pierre Malengreau *Les pouvoirs de la parole analysante* (Dans l'ouvrage collectif de Lina Balestrieri, Jacqueline Godfrind, Jean-Pierre Lebrun et Pierre Malengreau **Ce qui est opérant dans la cure** Éditions Érès Ramonville Sainte Agne 2008)

*

* *

Le 23 Mai 2010